

Vagues

Hélène Rioux

Numéro 36, printemps 1988

Érotiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (1988). Vagues. *Moebius*, (36), 95–98.

HELENE RIOUX

Vagues

Il y aurait d'abord la mer — la mer est, pour elle, l'élément indispensable. Des palmiers que le vent balance, des vacanciers en grappes bruyantes, les enfants qui s'ébattent dans les vagues et dont elle entend les petits cris effarouchés. A une certaine distance pourtant, comme un film qui se déroule, une musique de fond. Elle, elle serait là, les yeux fermés, ouverte au soleil, parfaitement immobile.

En face de la mer, il y aurait l'hôtel. Les courts de tennis et les jardins où les parfums des fleurs s'imposent, mêlés à d'autres effluves, salines, fritures, ambre solaire.

Plus tard, quand le soleil descendrait, elle enfilerait un long T-shirt turquoise. Elle laisserait le soir l'envelopper. Elle irait peut-être marcher dans la marina, regarder se bercer les navires sur les coques desquels fraîchement repeintes, on peut lire des prénoms de femmes écrits en lettres rutilantes.

Après, elle rentrerait à l'hôtel en passant par les jardins, dans les allées dallées, entre les orangers, les palmiers et les figuiers de Barbarie.

Elle apercevrait une silhouette au loin. Un homme en noir dont les cheveux châtain boucleraient sur la nuque. Il se rapprocherait. L'aurait-il vue? Elle croirait que fugacement. Ses yeux l'ont traversée sans s'attarder. Puis elle le perdrait de vue.

Elle monterait en ascenseur jusqu'à sa chambre. La pièce serait inondée par la lumière orange du soleil couché, la brise du soir ferait très légèrement bouger les rideaux. Elle se servirait à boire quelque chose de doré et de fort, du xérès peut-être, elle irait boire sur la terrasse.

Plus tard encore, elle irait s'allonger. Quand la sonnerie du téléphone retentirait, elle saurait avant même de répondre qui l'appelle. «J'ai loué la chambre adjacente à la vôtre», dirait-il. «Que faites-vous?» Elle répondrait qu'elle boit du xérès. Il lui demanderait si elle porte encore ce T-Shirt turquoise qu'elle avait dans le jardin: «Oui, et dessous, mon maillot noir.» Il lui demanderait d'enlever le maillot. Il y aurait un silence, puis il ajouterait: «A présent, vous êtes nue sous votre robe. Je me penche sur vous. Votre odeur, je la devine entre l'algue et le



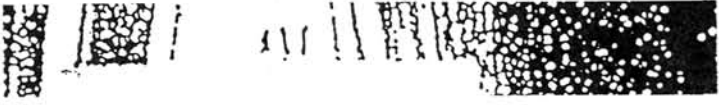
muguet. Je vous respire profondément. En vous humant ainsi, je vous cerne, je vous saisis, je plonge dans votre intimité. Seuls nos vêtements maintenant nous séparent.»

Elle dirait: «Le soir est tombé. Vous êtes assis dans le fauteuil de cuir lorsque j'entre dans la chambre. Vous êtes dans l'ombre. Seule la lune dans la fenêtre... Je n'allume pas. Je laisse l'ombre. Je viens devant vous. Nous sommes silencieux. Seule la nuit. Puis votre main vers mon genou, votre main prenant ma cuisse, puis mon genou entre vos cuisses, effleurant là, ce qui s'est durci de vous, mes mains sur vos épaules, mes cheveux dans votre visage, puis, défaisant les boutons de votre chemise, ma bouche sur votre poitrine, ma main encore qui vous touche plus bas à travers l'étoffe, qui vous sent tressaillir, le contact froid de la fermeture Eclair, je griffe le métal, je vous griffe à travers l'étoffe, je vous mords le sein.»

Il dirait «Attendez.» Sa voix serait un peu rauque. «Tout à l'heure nous sortirions, nous irons en voiture rouler sur la route de la plage. Nous nous arrêterons dans un endroit désert. Nous entendrons la mer si près. Tu porteras une robe moulante que je glisserai sur tes hanches, un slip de satin blanc tout imprégné de ton désir. Mon sexe me fera mal à force d'être gonflé. Nos gestes seront fébriles, toi montant sur moi, si insistante, et je t'entendrai gémir doucement lorsque j'écarterai ta culotte.» «Et toi tu embrasserais mes seins à travers ma robe, j'agripperais tes cheveux, avec ma langue je m'insinuerais dans ton oreille, entre tes lèvres. Nous aurions le rythme des vagues. Tu dirais mon nom.»

«Après, nous rentrerions à l'hôtel. Nous nous arrêterions au bar. Nous demanderions au musicien de jouer *Strangers in the night*. Nous nous enlacerions sur cet air, près du piano. J'aurais les traces de ton parfum sur les doigts. En dansant, le goût de toi me reprendrait.» «Nous sortirions. Dehors, il pleuvrait. Ce serait une pluie chaude et torrentielle. Nous resterions sous la pluie, sans parler. Je porterais une robe blanche, très légère et très ample, que la pluie aurait collée sur moi. Nous serions haletants de désir sous la pluie. Nos gestes seraient sauvages. Je descendrais jusqu'à ton sexe, soudain je le voudrais comme on veut la vie, soudain cela, ton sexe, me serait indispensable puis, sur les genoux et sur les mains, j'attendrais que tu me prennes là sous la pluie, à genoux dans l'herbe détrempée. Je ne serais plus que ce désir. «Oh ton dos ployé, dirait-il, tes hanches.»

Après, il y aurait un silence, très long. Puis il demanderait: «Comment es-tu?» «Nue, et seule. Les draps sont blancs, parsemés de fleurs mauves et jaunes. Je suis allongée dans un champ de fleurs. L'air embaume la lavande. Je ne suis pas nue. Ma robe est blanche. Sans manches. Boutonnée devant. Tu viens me l'enlever. Nous répétons à l'infini les mêmes gestes. Tu m'enlèves cette robe, puis une autre. Tu te



penches sur moi. Je noue mes jambes autour de tes hanches.
Au loin la mer rugit, la mer voudrait monter plus haut, tout
submerger. Notre désir ressemble aux vagues de la mer.»



Cécile Buysse